

## NOTRE VIE ORTHODOXE À PÉKIN

Il y a quelques jours le 24 juin, à Pékin, on fêtait les 222 martyrs orthodoxes chinois, massacrés le 11 juin 1900 par une bande de révoltés chinois, les « Boxers » ou plus précisément le mouvement des « Poings de la Justice et de la Concorde » comme se nommaient eux-mêmes ces réactionnaires, anti-occidentaux, et très anti-chrétiens (ils tueront plus de 20000 chrétiens et assimilés en tout sur tout le territoire). Un prêtre chinois, Saint Mitrophane, son épouse et ses trois enfants furent torturés sur les lieux même de la mission Orthodoxe de Pékin avec soixante-dix autres paroissiens. Pour les célébrer, à l'issue de la liturgie, nous faisons une procession, avec nos icônes et bannières, depuis l'Église de la Dormition jusqu'au centre du parc de l'ambassade de Russie où se trouvent encore les ruines d'une église brûlée ces jours-là et où les Saints furent martyrisés. Il fait chaud, c'est l'été de Pékin, mais l'air est odorant avec encore des roses, des bambous, des pivoines et les grands pins, et les fontaines rafraichissantes. C'est un jour de clarté et de bonheur que tous les paroissiens partagent avec joie, pendant de longues agapes autour d'une table couverte de victuailles et de vins divers. Des Russes bien sûr (nous sommes sur le territoire de l'ambassade de Russie), des Grecs, des Serbes, des Roumains, des Américains, des Français (nous plus un étudiant), une Allemande...

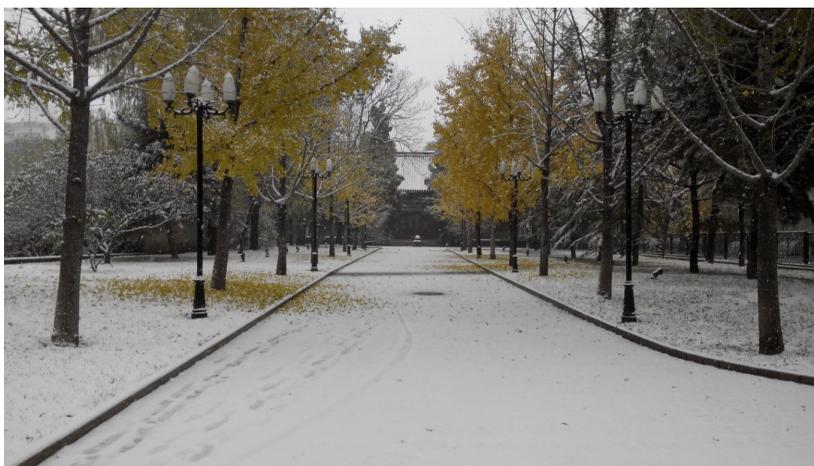
Ce n'est pas le seul jour mémorable. Il y en a eu, pour nous, tant d'autres ! J'aimais particulièrement la fête de la Théophanie quand, aux vêpres de la veille, nous allions aussi

en procession jusqu'au petit étang gelé du parc et où, les pieds sur la glace, nous procédions à la bénédiction des eaux. Il faisait parfois si froid et j'avais les mains gelées à tenir la grande icône de la Mère de Dieu. Et j'aimais bien, quand l'église de la Dormition reconstruite n'était encore qu'un garage sans coupole, et que nous allions aussi autour en procession, au grand étonnement des fonctionnaires de l'ambassade qui nous prenaient pour des fous. Nous étions 7 ou 8 avec le père Dyonis à croire que ce bâtiment grisâtre et sans charme redeviendrait une église à la coupole dorée, aux cloches sonnantes, bordée de cerisiers et de roses et fréquentée par une foule croissante. Il a fallu beaucoup de prières, de batailles et de courage contre l'administration russe pour en arriver là. Mais à l'époque nous aimions bien aussi l'église « chinoise » dans son bâtiment rouge aux toits incurvés, ses caissons décorés de fleurs peintes. Evidemment, la fête des fêtes, Pâques, est, là comme ailleurs, le cœur de toute l'année : la foule attend compacte aux grilles de l'ambassade dès 22h, nous devons passer tous les contrôles (passeport, fouille, portique à métaux) ; l'église est deux fois pleine, la ferveur est intense. Le prologue de St-Jean est lu par toutes sortes de paroissiens, dont moi pour le français, mais aussi en serbe, en latin, en grec, en ukrainien, en allemand etc. et surtout, surtout en chinois !

Dehors, dans la ville immense, passée la grille de l'ambassade, la vie était soudain toute autre, toute éloignée de spiritualité. Quel contraste saisissant! Une autre langue, d'autres préoccupations, d'autres relations. Pourtant, parmi ces foules désordonnées, industrieuses ou paresseuses, ici ou là, une âme,

seule, parfois se réveillait : un jeune homme découvre sur Internet la théologie orthodoxe, il s'intéresse, il finit par contacter notre prêtre de Hong Kong, il chemine, se convertit, se fait baptiser ! Où faire sa première liturgie ? Dans l'église, impossible, l'accès n'est autorisé à aucun Chinois et l'Orthodoxie est toujours une religion interdite en Chine malgré les efforts et les visites du Patriarcat de Moscou. Alors, parfois, c'est chez nous, toujours clandestinement, au risque du contrôle et des sanctions sévères; on improvise un autel sur un petit meuble tibétain, on arrange la plus grande pièce ou la cour fermée que nous avons eue plusieurs années, puis une ou deux choristes, un servent viennent séparément pour ne pas éveiller de soupçons ; le prêtre loge chez nous, les quelques Chinois orthodoxes arrivent un à un, dont le nouveau baptisé. Nous n'avons pas connu d'entrée dans l'église plus émouvante et de communion plus profonde ! Notre maison était alors emplie d'une grâce indescriptible, comme si les anges s'y bouscullaient...Est-ce le sentiment que les premiers chrétiens eurent ? Se peut-il que la Chine nous ait donné de connaître cet état 2000 ans plus tard ? Je dois souligner ici que si c'est bien sûr un concours de circonstances qui nous a permis ces découvertes, c'est aussi et d'abord grâce à l'extraordinaire dévouement des prêtres de l'Église Russe dont toujours je prendrai la défense. En Chine, à Hong Kong, aux Philippines, en Thaïlande, au Cambodge, ce sont eux qui propagent la vraie foi. Après avoir pour certains, accompli des exploits en Russie même (l'un d'eux a construit de ses mains 20 églises en Sibérie !) ils s'exilent dans des contrées difficiles (le Pakistan,

l'Indonésie etc.) ils apprennent les langues, ils traduisent les textes liturgiques et spirituels. Vu de là-bas, non, l'église russe n'est pas figée, confite dans la politique et les jeux de pouvoir comme une certaine propagande le susurre en France, mais charitable, active, pauvre très souvent et véritablement missionnaire.



*Neige d'automne vers notre première église chinoise*

Les Chinois ont en tous cas les aspirations spirituelles propres à toute l'humanité. Leur histoire, leurs traditions, leurs arts, tout apparemment repose sur une philosophie surtout « concrète », ancrée dans le réel, pas véritablement tournée vers l'absolu, l'éternité. Confucius refusait l'examen de la vie après la mort, la « Belle Vie » étant d'abord une vie longue et en bonne santé. Alors que Victor Hugo disait que « C'est de vivre qu'il s'agit, et non de vivoter » les Chinois considèrent toujours que survivre est égal à vivre pleinement, « toute vie est la Vie » dit

Confucius...D'où leurs soins à entretenir leur santé, leurs vieillards aussi, leur respect absolu de la préséance de l'âge. Mais l'âme est néanmoins là, sous-jacente, toujours prête à affleurer lors des rencontres. Les Chinois, qu'ils soient bouddhistes ou pratiquants de rien du tout, hésitent beaucoup moins que l'on ne croit ne serait-ce qu'à citer Dieu, avec simplicité, et plus comme Dieu créateur que comme métaphore du destin.



*Commémoration des saints martyrs chinois  
par un prêtre russe*

Nous avons d'ailleurs entre Orthodoxes de Pékin des discussions sur les noms de Dieu en chinois, qui a varié selon les traductions depuis le XVII<sup>ème</sup> siècle (Matteo Ricci, le jésuite italien qui fit le premier dictionnaire est mort à Pékin en 1610) et ne pouvant décider qui de Shangdi (上帝) ou Tianzhu (天主) est le plus proche de « Dieu », nous finissons par admettre qu'en chinois comme dans toutes les langues, Son nom réside dans l'ensemble de Ses noms, comme nous-mêmes pouvons dire « Dieu Tout Puissant », « Notre Père », « Roi Céleste » « Très Sainte Trinité » etc. La Chine nous stimule intellectuellement et théologiquement pour ainsi dire.

Mais la vérité n'est pas dans les idées, plutôt dans les sentiments impossibles à transcrire, par-delà les limites des usages et des pratiques, dont d'abord le sentiment d'une soif profonde, d'un terrible manque. La Chine est, moralement, encore traumatisée des événements qui remontent à la révolution culturelle. Tout a alors été détruit, les vieux meubles, les livres, les enseignements traditionnels, les arts, les ruelles, les maisons, la confiance entre les personnes, et rien n'arrive à restaurer cette confiance, ni les contrats, ni les engagements, ni le soi-disant partage d'un futur radieux. « Aidez-nous à retrouver nos racines » semblent dire les personnes les plus sensibles et les plus intelligentes. Ils tâtonnent pour retrouver le principe même de la transmission, de l'héritage. « Je me souviens, enfant, de mon grand-père faisant à genoux les prières chrétiennes dans notre modeste maison du Shanxi et me racontant les vieilles légendes » nous dira, avec nostalgie, un

artiste aujourd’hui très connu ; cette association naturelle entre christianisme et tradition (plutôt qu’entre christianisme et étranger comme en 1900) n’est-elle pas une chance pour l’Orthodoxie ? De la destruction des martyrs à la destruction de tout, tout a été logique ; souhaitons qu’en Chine comme ailleurs, ces martyrs irriguent inexorablement la terre elle-même et deviennent les premiers bourgeons du renouveau.



*L'église de la Dormition  
de la Mère de Dieu à  
Pékin*

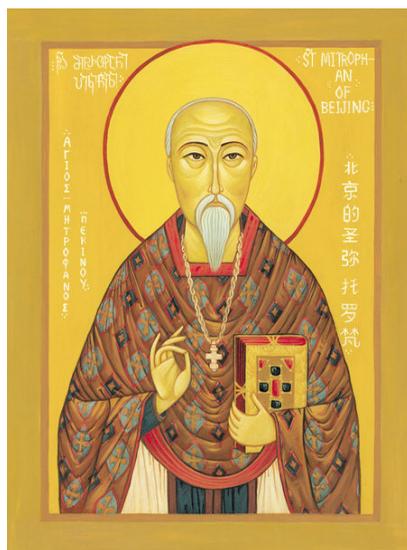
En tous cas la Chine me manque, elle me manque par son exotisme et sa vitalité, par ses goûts ses odeurs, son raffinement tant détruit qui réapparaît fugacement ici ou là, quand on boit le thé, que l'on regarde une vieille porcelaine, que l'on observe les gestes délicats d'attention. Elle me manque aussi peut-être par cette pression spirituelle, cette fraternelle fragilité que nous ressentions entre orthodoxes, sans mots, petits îlots de foi dans un océan de hasards et d'imprévisibilité, par ce sentiment aussi que tout est possible, y compris au bout du compte, une conversion, soudaine ou lente, du peuple chinois.

Bien sûr nous avons retrouvé la crypte avec joie, là où nous nous sommes mariés, là où nos enfants ont été baptisés, tout ceci étant inoubliable. Les usages sont parfois différents (à Pékin confession hebdomadaire implicite, fréquence du signe de croix multipliée par 5 ou 10 etc.) mais il n'y a pas de rupture dans la grâce, l'amitié, la beauté. Une vie « autre » et qui est la même cependant, comme les marches d'une spirale montante autour d'un même axe, n'est-ce pas une anticipation de cette croissance sans fin qui nous attend dans la vie divine ?

François M.



**Les saints martyrs chinois**



***Saint Mitrophan de Pékin***